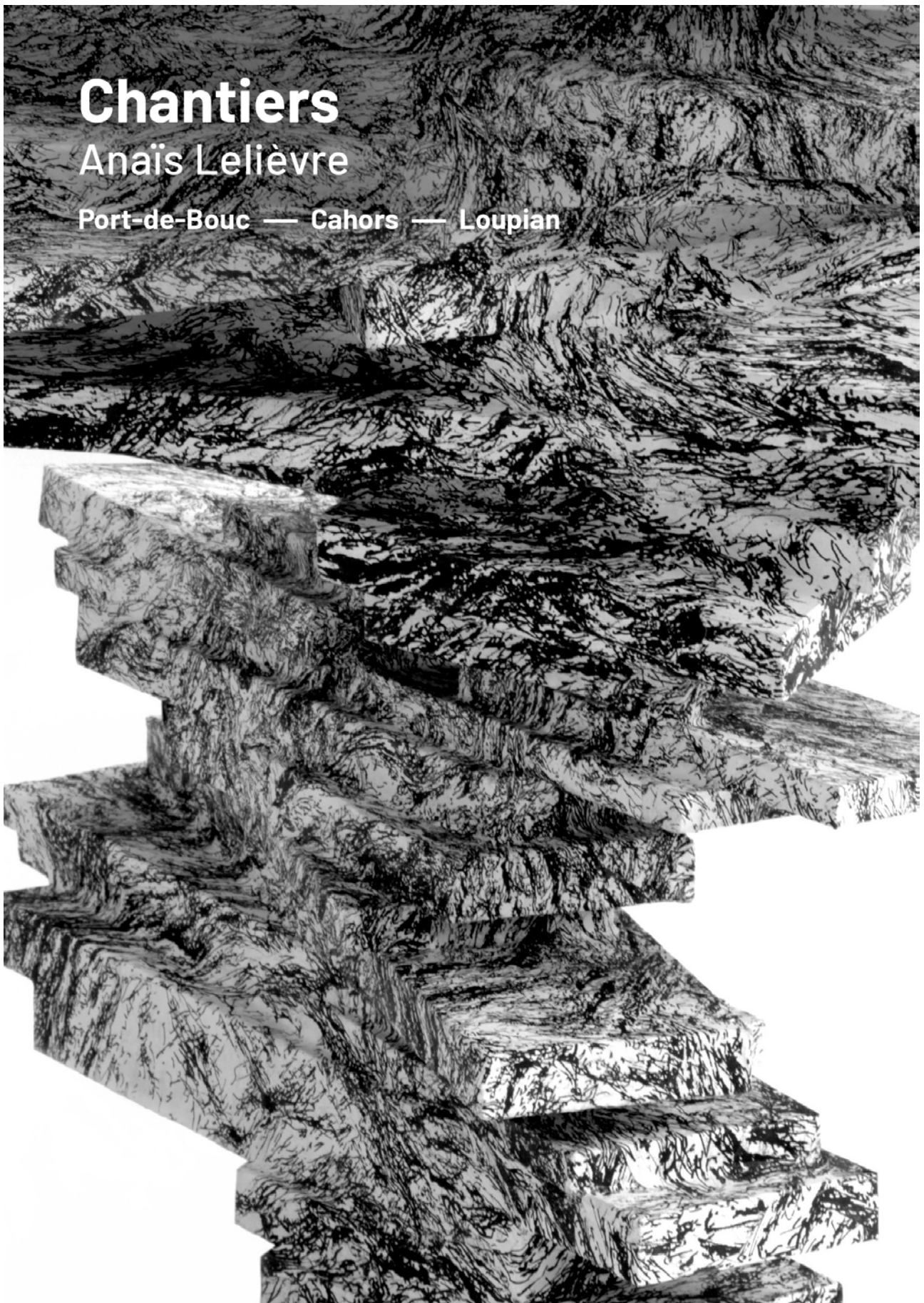


Chantiers

Anaïs Lelièvre

Port-de-Bouc — Cahors — Loupian



Coquilles — 27 avril / 15 juin 2019

Restitution de résidence au Centre d'Art Fernand Léger et dans la ville.
Printemps de l'Art contemporain [PAC] - Marseille expos.
« Des marches, démarches » du FRAC PACA.

Vernissage le 26 avril à 18h30.

Visite commentée le 18 mai à 17h [PAC].

Journées nationales de l'archéologie le 15 juin.

- du lundi au vendredi 14h/18h + certains samedi du PAC - entrée gratuite
Château Saint Gobain, 1 avenue du Général de Gaulle, Port-de-Bouc [13]
centrefernandleger.com / 04 42 43 31 20

Pinnaculum — 31 mai / 30 juin 2019

Installation dans le Cloître de la Cathédrale Saint-Étienne de Cahors.
Festival Cahors Juin Jardins.

900^e anniversaire de la cathédrale Saint-Étienne.

Inauguration du festival le 31 mai : déambulation à 17h [départ Galerie
WAM Créateurs, 165 rue de la Barre], vernissage à 19h [allées Fénélon].

- du lundi au samedi 9h/12h et 14h/19h, le dimanche 14h/19h - entrée gratuite
accès par la cathédrale, 17 place Jean-Jacques Chapou, Cahors [46]
cahorsjuinjardins.fr / 05 65 53 20 65 [Office de tourisme Cahors]

Stratum — 28 juin / 22 septembre 2019

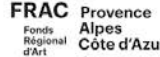
Exposition au Musée de Site Gallo-Romain [Villa Loupian] et sur la
F.L.A.C. [Façade Locale d'Art Contemporain] de l'Espace o25rjj.

Vernissage le 27 juin à 18h30 au Musée de la Villa Loupian.

- Musée ouvert du mercredi au lundi en juin et septembre 10h/12h et 14h/18h,
tous les jours en juillet et août 10h/13h et 15h/19h - tarif plein 5€ / réduit 3,5€
RD 158 E4, Loupian [34]
patrimoine.agglopoie.fr/musee-villa-loupian / 04 67 18 68 18
- F.L.A.C. visible de l'extérieur 24h/24h
Espace o25rjj, 25 rue Jean Jaurès, Loupian [34]
o25rjj.fr / 06 10 02 97 23



MUSÉE DES AUGUSTINS
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE TOULOUSE



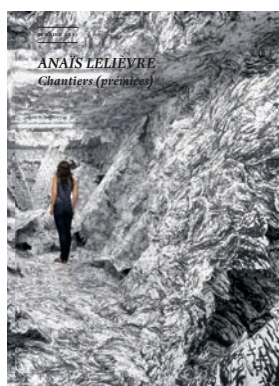
PARCOURS CHANTIERS

Cette exposition à la Villa Loupian participe d'un **parcours qui articule plusieurs lieux** :

- le Centre d'arts Fernand Léger et l'espace urbain de Port-de-Bouc ;
- la Cathédrale Saint-Etienne et la médiathèque de Cahors ;
- le musée archéologique et l'espace o25rjj de Loupian.

Par analogie avec des chantiers de construction ou d'archéologie, chaque œuvre s'appréhende comme stratifiée de plusieurs recherches, productions et résidences qui s'imbriquent dans la durée de manière souterraine et donnent à lire en pointillés **les mutations d'un même processus**.

Ce dossier est un **recueil de textes (de l'artiste et de critiques) et d'images annexes** qui permettent d'approcher les diverses recherches qui se rassemblent dans ce dernier volet.

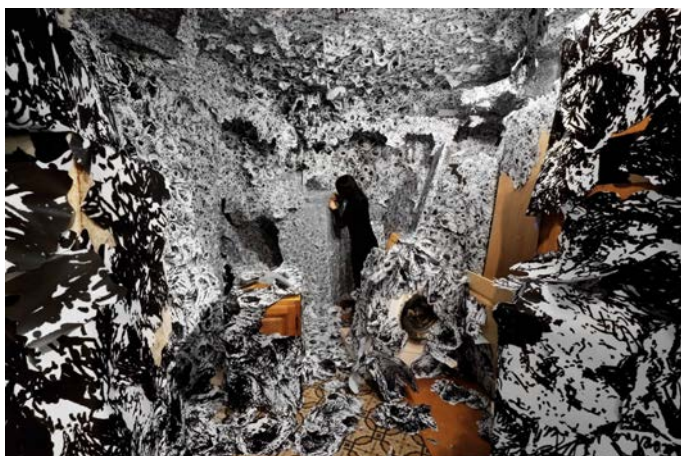


> **Pour suivre l'ensemble du parcours** :
opening-book.com (édition numérique évolutive)

> **Pour commander le livret *Anaïs Lelièvre, Chantiers (prémices)***, Semaine 20.19, Arles, Diffusion pour l'art contemporain :
www.immediats.fr

> **A voir en même temps à Loupian** : la façade de l'espace o25rjj, F.L.A.C.

> **Plus d'informations sur l'artiste** :
www.anaislelievre.com



"De Port-de-Bouc à Loupian en passant par Cahors, Anaïs Lelièvre décline, par jeu d'éclatements et de rassemblements propres à son nomadisme, les différentes étapes de son *chantier*. Ce dernier est à comprendre dans la définition qu'en donne « la Poétique du chantier » de la revue *Ligeia*, soit un espace-temps de travail ouvert à tous les possibles, « un théâtre de création ».

Architectural, historique, spatial ou psychique, il fait se rencontrer des réalités diverses d'une archéologie à la fois antique et contemporaine au cœur d'un parcours interrégional. Anaïs y concrétise plusieurs années de recherche sur le dessin autour de la question de la composition et du délitement, de la forme et de l'informe, de l'ambivalence entre devenir et ruine, projet et aboutissement. Réflexions et productions s'agencent par strates successives auxquelles fait écho le format d'expositions choisi. Eloignés mais imbriqués les uns aux autres, ces lieux sont les réceptacles de pièces qui apparaissent, se complètent, stagnent ou disparaissent dans des installations intrinsèquement liées à un processus de construction. Ils sont la projection à la fois physique et mentale de la mécanique créatrice de l'Artiste : un seul et même chantier de pensée et d'ouvrage."

Laure Lamarre-Flores (directrice du Centre d'arts Fernand Léger, Port-de-Bouc) - Introduction, *Anaïs Lelièvre, Chantiers (prémices)*, Semaine 20.19, Analogues, 2019.

"Le rapport qu'Anaïs Lelièvre entretient à la marche et l'intérêt qu'elle s'est découverte pour les pierres lors d'une résidence en Islande participent à situer sa démarche à l'aune d'une réflexion duelle : la place de notre corps dans l'espace et la prise de conscience des changements d'état de la nature. [...] Dans son rapport aux lieux où elle est amenée à intervenir, l'art d'Anaïs Lelièvre relève d'une observation affinée des données contextuelles avec lesquelles elle doit composer. Requis par la nécessité qui est en elle d'y faire écho, il lui faut s'en imprégner, les vivre du dedans, en faire l'expérience, pour inventer chaque fois une forme qui participera à les *évoquer*. Dans ce processus, la prise en charge qu'elle peut y faire d'un élément matriciel qui condense en lui la totalité mémorielle du site où elle opère est déterminante. Ici, telle pierre ; là, telle graine ; là encore, tel coquillage. La nature, chez elle, n'est pas le sujet de l'œuvre mais le vecteur par lequel elle cherche à faire transiter le vivant. Le travail d'Anaïs Lelièvre repose sur des processus de déplacements et une réflexion sur la morphogenèse. [...] Que le concept de *chantier* la préoccupe nouvellement n'est sans doute pas innocent du sens profond que porte ce mot. Il est le lieu rassemblé d'une déposition et d'une édification, celui d'une industrie, d'une fabrique, un « atelier extérieur » comme on en parlait au XVIIIe. Anaïs Lelièvre est familière de ce type d'espace pour ce qu'il est en transit, dans le flux d'une énergie vitale."

Philippe Piguet - Extrait du catalogue *Anaïs Lelièvre, Chantiers (prémices)*, Semaine 20.19, 2019.

"Anaïs Lelièvre parcourt le monde au gré de projets artistiques qui l'amènent à penser qu'elle en est devenue nomade... Ce nomadisme prendrait presque part à son travail comme sujet et comme dispositif, qui revient au final à rassembler en une même œuvre commune, en constante évolution, toutes celles réalisées au cours d'années de travail chronologiquement et géographiquement disparates... Il s'agit, comme les titres de ses expositions l'indiquent, d'un gigantesque chantier artistique qui s'agglomère à l'image des concrétions qui sont le point de départ du chantier développé lors de sa résidence à Port-de-Bouc. C'est ce qu'on appelle dans le jargon de l'art contemporain un *work in progress*, littéralement une œuvre en train de se faire, une notion qui explore la question de la temporalité avec un commencement et un achèvement incertain. Les artistes n'ont eu de cesse de questionner cette présence de l'inachevé, à propos duquel Maurice Blanchot dit "que l'objet chantier ne manque jamais puisque le manque en est sa marque." Si l'on connaît bien les images de Pierre Huygues ou les photos de Bustamante, c'est sans doute à Fernand Léger que nous devons les représentations les plus célèbres et les plus joyeuses du chantier... *Chantiers/Coquilles* ne fut donc pas qu'une étape pour Anaïs Lelièvre mais une pierre à l'édifice de cette immense et passionnante mise en œuvre développée également à Cahors et à Loupian, et plus largement dans les multiples sites où elle intervient et interviendra en résidence."

Céline Ghisleri - "Hors des chantiers battus", *Ventilo*, n°428, 2019, p. 20.

La finesse du plan et la matière qui émerge ou regimbe, l'érection de bâtisses et le constat de la brisure, l'ajout et la perte, l'élévation et l'excavation, la puissance et le manque. Des chantiers de construction qui génèrent démolition et déchets, à la lisière de la ruine ; des chantiers de fouilles archéologiques qui construisent par recomposition syntaxique de fragments. Le dessin comme procès, entre projet et reste. Si la ruine trouverait analogie dans un texte lacunaire (M. Makarius), bâtir – sans y parvenir – la forme d'une écriture du chantier.

CHANTIERS/Coquilles - Résidence au Centre d'arts Fernand Léger, Port-de-Bouc, exposition du 27.04 au 15.06.2019

Pour aborder la ville de Port-de-Bouc, construite et brisée par l'histoire enfouie des chantiers navals, le point d'entrée fut l'observation de concrétions de coquillages sur des amphores antiques, collection issue de chantiers de fouilles archéologiques sous-marines. Entre éclatement et rassemblement, ce motif dessiné est rétréci et agrandi, fragmenté et composé, jusqu'à devenir un environnement, concentré à l'intérieur du Centre d'arts et dispersé dans la ville. Réactivant les lectures de Bachelard, Valéry et Leroi-Gourhan, ces coquilles sont aussi la recherche d'une écriture erratique, tournant autour de la manière contemporaine d'habiter.

CHANTIERS/Pinnaculum - Réinstallation à la Cathédrale Saint-Etienne, Cahors Juin Jardins, du 31.05 au 30.06.2019

Installation nomade et réagençable, le projet a émergé dans le jardin du Musée des Augustins de Toulouse en 2018, architecture historique, aux nombreuses mutations, et qui amorçait un chantier de rénovation. Texturés du dessin de racines de cyprès coupées, ces volumes de pinacles s'ancrent dans l'origine du gothique, puisant dans la structure des forêts (Goethe, Châteaubriand, Schlegel, Baltrušaitis), autant qu'ils font germiner une archéologie inversée, dessein incertain, projection d'autres fondements ou devenir possibles. Ces modules seront repositionnés à la Cathédrale de Cahors, également en travaux, selon une configuration qui se précisera sur site.

CHANTIERS/Stratum - Double exposition à l'Espace o25rjj et au Musée archéologique de Loupian, du 28.06 au 22.09.2019.

Prolongeant l'installation *Stratum*, produite à partir du dessin d'une pierre de schiste argileux arrachée d'un mur en bordure de Sion (résidence en Suisse, 2018), de nouvelles productions seront présentées à l'endroit des manques dessinés sur les parterres de mosaïques gallo-romaines (principalement composées de schiste). A partir de rebuts de chantiers de construction et évoquant le processus de recomposition archéologique, des volumes seront bâtis, à la lisière de l'effondrement, entre construction linéaire et décomposition en strates. Du mur en façade de la F.L.A.C., un volume émergera telle une autre excavation souterrainement reliée aux autres manifestations.

PROJET (décembre 2018)

Dans la suite d'une approche transitoire de la construction bâtie, ce projet de recherche s'axe sur le sujet et le processus du chantier, à partir d'une ambiguïté poïétique et esthétique où ses restes et déchets tendent vers la ruine. En confrontant chantier architectural et chantier archéologique, des objets brisés (amphores, grue...) seront enveloppés de dessin sur papier, à la fois projection de nouveaux volumes et protection réparatrice. Présentées tel un chantier, entre fragments résiduels et composition à construire, les différentes pièces se feront échos dans un tout recombinaison, qui pourra être réduit ou augmenté au fil des expositions.

PREMICES

Ce projet s'inscrit dans la suite de recherches amorcées lors d'expériences de résidence au Brésil en 2017 et en Suisse en 2018. Au Brésil, à Bahia : les montagnes de favelas, et dans les villes les chantiers laissés en suspens, ponctuant la marche de fréquents tas de matériaux de construction laissés à même les trottoirs, à la lisière de la ruine. En Suisse, dans le Valais : la fragilité des montagnes élevées, la menace des failles tectoniques, un schiste argileux arraché d'un mur, la couche tiraillée et crevassée des glaciers, la surface lisse de la ville. A partir d'une géode de cristal ramenée du Brésil et d'une argile pétrifiée (qui s'effrite au moindre toucher) trouvée en expédition en Suisse, construire par l'errance redoublée du dessin des espaces éclaté et friable. Ces environnements immersifs sont traversés dans leurs volumes ou strates par un processus incertain, entre composition et délitement, installation et diffraction. En parallèle de ces installations déployées, le repli concentré de productions de petites dimensions, un va-et-vient entre plusieurs échelles, qui rejoue le battement loin/près, dans un écho à l'ailleurs/ici de François Jullien.



Le processus de ces installations de dessin se développe lentement dans l'après-coup du vif impact des expériences de résidence. Le livre d'artiste "Entre les formes" paru récemment chez Friville éditions (collection Atmosphère de Transformation) présente cette traversée de différents temps/contextes de recherche, qui se stratifient plutôt qu'ils se succèdent.

Aussi, en pointillé ou en filigrane, la maturation d'un travail sur l'architecture, qui renverse ou bouleverse ma démarche de l'informe à la forme, du mouvant à la structure et revisite l'un par l'autre. Transcrire une relation transitoire à l'architecture. Et construire peu à peu le projet de modules combinables et recombinaison, de structures redéfinissables, qui persistent et se transforment au fil des sites rencontrés – à l'image de cette modalité plus globale de création, autant nomade et contextuelle que lente et progressive dans son processus de gestation. Ce principe d'assemblage au niveau du dispositif de présentation prolonge également la procédure de travail : le dessin d'une matière extraite du contexte, tel un fragment (souvent une pierre, brisée), est numériquement reproduit, rétréci et augmenté, imprimé sur des feuilles de papier format A3, dont l'agencement bout par bout remplit et redéfinit voire reconstruit ou recompose l'espace existant. Ces impressions sont reprises en fin d'exposition et peuvent être installées ailleurs, autrement, nourries par les spécificités du nouveau lieu et d'autres expériences de résidences vécues entre-temps.

PROJET DE RECHERCHE

Suite à l'émergence de cette approche transitoire du bâti, le projet de recherche viendra explorer le chantier, comme sujet et modalité : la création comme chantier, et le dessin comme chantier, entre projet et procès, jet et errance, étape intermédiaire et affirmation d'un regard arrêté sur cette forme. Telle est l'expression que j'emploie actuellement : "je vais au chantier", plutôt que "je vais à l'atelier".

Le chantier sera creusé dans son ambivalence entre une projection vers un devenir et la production résiduelle de restes, à la lisière troublante de ruines (les planches imbibées du béton coffré, la montagne de surplus, rouillant à l'air libre, de fer pour béton armé, les puissants escaliers de béton qui gisent comme échoués en attente d'être montés...) ; entre une solidité qui affirme sa tenue structurante, comme figée, et une force de transformation ; entre la prévision maîtrisée et l'accidentel, la confrontation au matériau qui regimbe ; entre la finesse des lignes dessinant les plans sur la surface fragile du papier (couvrant les murs du bureau du chef de chantier) et la mise en œuvre de la matière à une échelle qui dépasse l'appréhension par la main et le corps, et qui requiert l'activation de machines démesurées (grue tenant à sa base par des poids aussi grands que les murs d'une pièce, gigantesques bétonnières que l'on voit être manipulées avec marge d'erreurs, gestes précis mais avec son lot de micro-mouvements accidentels, se traduisant dans le balancement des éléments portés, que l'on pourrait craindre voir chuter à chaque instant...).

Le chantier sera tel un outil de travail qui pointe le processus, un processus d'agencement des parties vers un tout, et qui relève d'une force collective, s'appuyant sur plusieurs acteurs à articuler. Le travail de création suivra ces modalités procédant par construction parties par parties et associant aussi plusieurs structures en partenariat. Fascinée par la première approche d'un chantier architectural du quartier Atlantis à Massy, découvert dans sa dualité de devenir (poïétique) et de ruine (esthétique), l'exploration du chantier de construction me mène à celle du chantier archéologique, de la fouille, de ses restes, avec ses parti-pris éthiques et scientifiques de reconstitutions et de présentation (collection d'amphores antiques sous-marines de Port-de-Bouc ; musée archéologique de site gallo-romain de Loupian). Croisant ainsi l'érection de bâtisses au constat de la brisure, l'ajout et la perte, l'élévation et l'excavation, la puissance et le manque, des volumes tant d'amphores que de grues éclatés seront produits dans leur destruction, et viendront compléter les matériaux érodés du chantier récupérés à Massy. Ces volumes prendront l'aspect d'un dessin, un dessin qui cherche à restituer son sujet dans un état d'errance, autant qu'il se destine à construire des formes, dans la perception proposée *in fine* par les productions. Telle une enveloppe constructrice ou protectrice, affirmant la trace inscrite comme la virtualité du projet, le dessin numériquement reproduit, viendra par marouflage de son support papier, couvrir entièrement les volumes brisés (cette technique est la suite de celle des *Stratus*). Suivant ce principe, le sujet de ce dessin sera déterminé au fil du cheminement.

Tel un chantier de construction en sommeil, et telles des ruines partiellement déterrées, les productions seront présentes en échos les unes avec les autres, formant un ensemble éclaté, provisoirement séparable, mais dont le rassemblement (chaque fois réagençable) ouvrira des rapprochements sémantiques, qui pourront aussi percuter la lecture d'une pièce par une autre. Le chantier de recherche et de production cherchera à ce que la forme de restitution persiste *proces*, processus arrêté à un temps d'exposition, puis réactivé dans l'ajout de nouvelles pièces et le renouvellement de configuration au fil de présentations à suivre. La production s'appréhendera dès lors comme un ensemble à la fois éclaté et articulé.

CONTEXTES

Ce projet sur "le chantier" s'inscrit sur une durée d'un an, qui permet d'éprouver et de formaliser l'expérience d'une création "en chantier". De même qu'il s'ancre dans des recherches antérieures, avec l'émergence d'une approche transitoire de l'architecture, il se prolongera d'autres recherches à suivre.

Le travail se nourrira de l'exploration de plusieurs contextes :

- . un chantier de construction (promoteur : La général de Promotion) dans le quartier Atlantis - entièrement en chantier - à Massy. Le promoteur du chantier accepte sa visite, des prises de vues photographiques et la récupération de matériaux au fil de la construction pour le travail de création ;
- . l'histoire locale de Port-de-Bouc, avec les chantiers navals et les amphores antiques et ancres issues de chantiers de fouilles archéologiques sous-marines ;
- . le site archéologique gallo-romain de Loupian, restes d'une villa excavée, aux murs disparus, en ruines ou refabriquées (de manière partielle, pour à la fois effacer et désigner le manque), et au sol tant dessiné que fragmenté de mosaïques ; avec également une collection d'amphores antiques brisées, certaines reconstituées.

"- Aujourd'hui comment ce processus se poursuit-il ?

- Je suis en résidence à Massy et Palaiseau où j'ai fait une rencontre bouleversante, celle du quartier Atlantis qui est entièrement en chantier : l'expérience d'un état en devenir, une existence transitoire, à grande échelle. Cette coïncidence permet de poursuivre mes recherches sur les processus de transformation d'espace, en allant davantage vers la construction, le passage de la matière à la forme. J'ai obtenu de visiter un chantier, d'en étudier les formes, de récupérer des matériaux. C'est un moment très fort qui va marquer durablement la suite.

Je suis aussi en résidence au Centre d'arts Fernand Léger de Port-de-Bouc où je m'intéresse aux chantiers navals qui ont marqué l'histoire de la ville. Il y a aussi un chantier de fouilles archéologiques sous-marines qui a permis d'extraire des fragments amphores antiques avec des concrétions de coquillages brisés. Ces coquilles minérales, secrétées par les organismes, construites de l'intérieur comme l'énonce Bachelard, permettent d'aborder d'une autre manière le rapport à l'habitat et à l'habiter.

- Quel lien existe-t-il pour vous entre chantier de construction et chantier archéologique ?

- Un chantier de construction produit aussi beaucoup de débris, de ruines... je récupère des matériaux, des planches abîmées, qui ont servi à couler le béton. En y pénétrant, son aspect peut aussi être celui d'une friche : des fils pendent, on marche dans l'eau grise.

Inversement, l'archéologue se projette pour combler les vides, pallier aux manques autour des ruines. C'est un chantier de construction qui s'établit autour d'un site archéologique. Le même, mais différent.

Ces choses, je les formule surtout après coup."

Entretien avec Frédérique Le Graverend - "Le même et le différent", revue Area, n°35, 2019, p. 49-53.

Coquilles 1

2019

Vidéo, 5'28 > Pour revoir la vidéo : vimeo.com/333586381

Montage de l'installation *Coquilles 1*

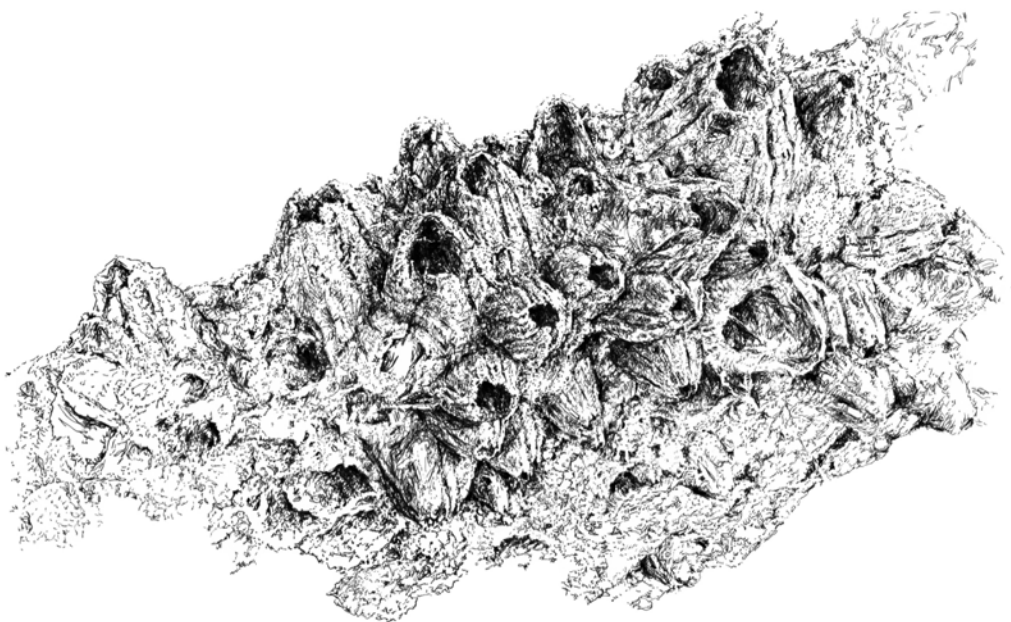
Installation immersive de reproductions numériques imprimées sur papier
(avec différents niveaux d'agrandissements et de rétrécissements)
du dessin *Concrétion de coquilles sur amphore archéologique (Port-de-Bouc)*
sur les mobiliers jetés par les habitants (encombrants)
Dimensions de la salle : h. 3,26 x L. 8,66 x l. 4,25 m

CHANTIERS/Coquilles - Résidence au Centre d'arts Fernand Léger, Port-de-Bouc,
exposition du 27.04 au 15.06.2019

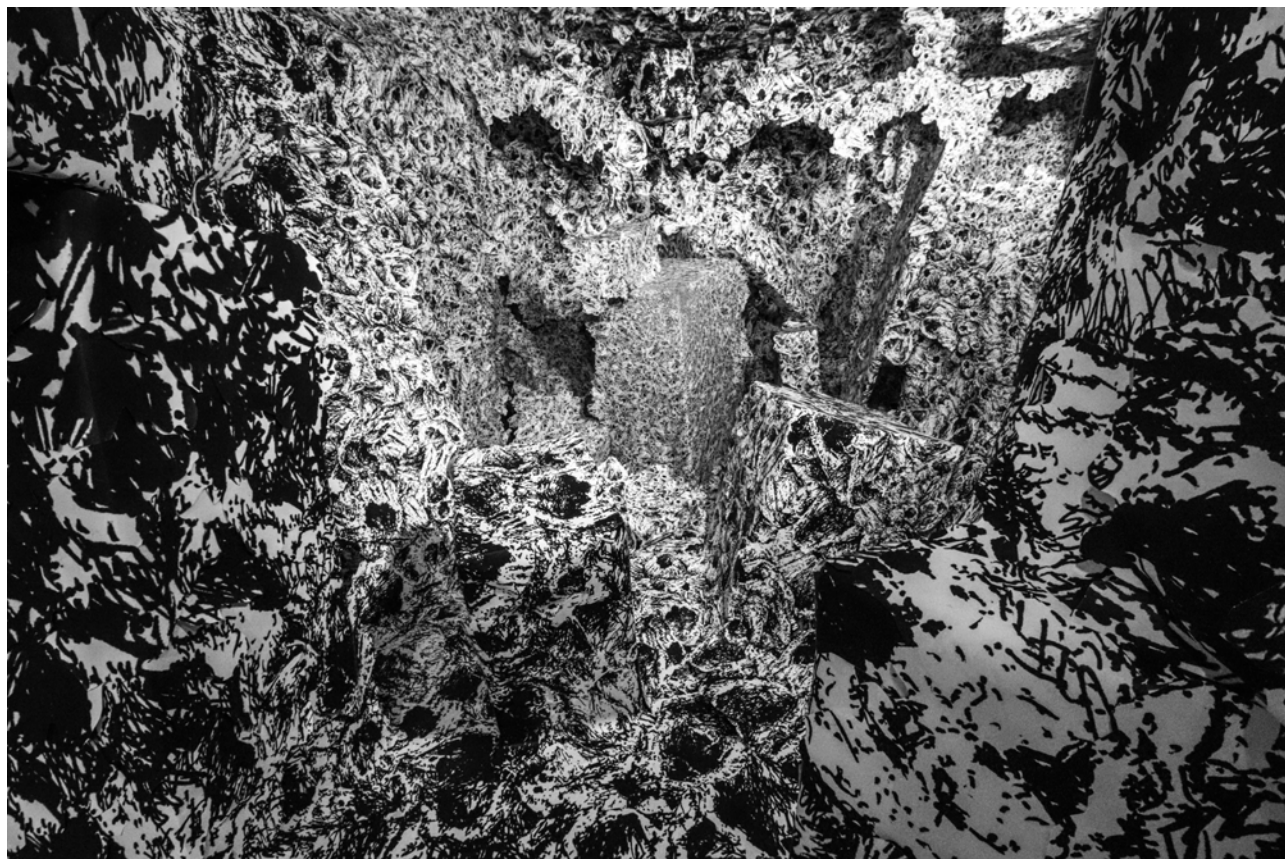


Pour aborder la ville de Port-de-Bouc, construite et brisée par l'histoire enfouie des chantiers navals, le point d'entrée fut l'observation de concrétions de coquillages sur des amphores antiques, collection issue de chantiers de fouilles archéologiques sous-marines. Entre éclatement et rassemblement, ce motif dessiné est

rétréci et agrandi, fragmenté et composé, jusqu'à devenir un environnement, concentré à l'intérieur du Centre d'arts et dispersé dans la ville. Réactivant les lectures de Bachelard, Valéry et Leroi-Gourhan, ces coquilles sont aussi la recherche d'une écriture erratique, tournant autour de la manière contemporaine d'habiter.



Concrétion de coquilles sur amphore archéologique (Port-de-Bouc), 2018, dessin et mots mêlés, encre sur papier, 21 x 29,7 cm.



Coquilles 1, 2019, installation immersive d'impressions numériques sur papier (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Concrétion de coquilles sur amphore archéologique (Port-de-Bouc)*, sur les mobiliers jetés par les habitants (encombrants), h. 3,26 x L. 8,66 x l. 4,25 m. Résidence au Centre d'arts Fernand Léger, Port-de-Bouc.

Pinnaculum 2

2019

Alain Astruc, vidéo, 2'02 > Pour revoir la vidéo : vimeo.com/339502288

Montage de l'installation *Pinnaculum 2*

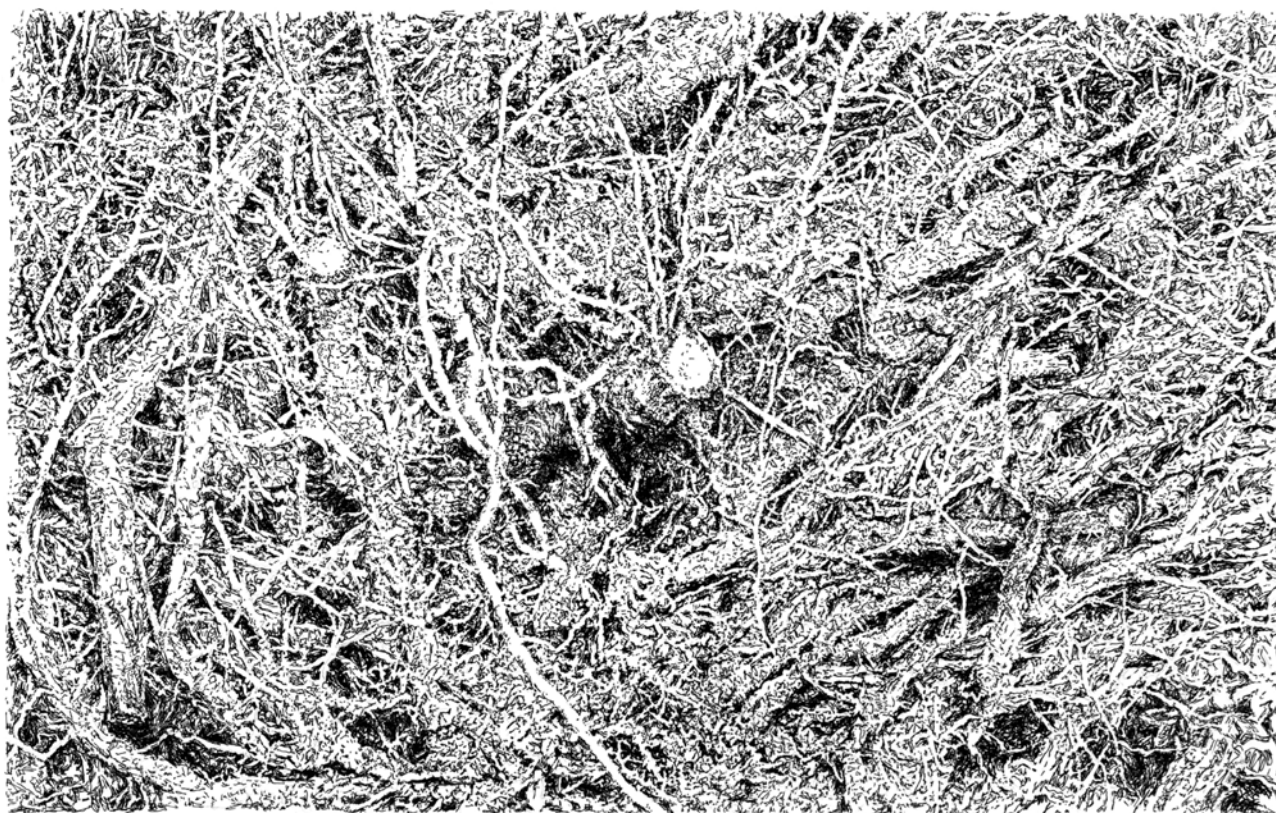
Installation de 87 volumes en PVC forex imprimé de reproductions numériques
(avec différents niveaux d'agrandissements et de rétrécissements)

du dessin *Racines de faux cyprès coupées*

Dimensions variées (hauteur maximale 1,90 m)

CHANTIERS/Pinnaculum - Réinstallation à la Cathédrale Saint-Etienne, Cahors Juin
Jardins, du 31.05 au 30.06.2019

Installation nomade et réagençable, le projet a émergé dans le jardin du Musée des Augustins de Toulouse en 2018, architecture historique, aux nombreuses mutations, et qui amorçait un chantier de rénovation. Texturés du dessin de racines de cyprès coupées, ces volumes de pinacles s'ancrent dans l'origine du gothique, puisant dans la structure des forêts (Goethe, Châteaubriand, Schlegel, Baltrušaitis), autant qu'ils font germer une archéologie inversée, dessein incertain, projection d'autres fondements ou devenir possibles. Ces modules seront repositionnés à la Cathédrale de Cahors, également en travaux, selon une configuration qui se précisera sur site.



Racines de faux cyprès coupées, 2018, dessin, encre sur papier, 21 x 29,7 cm.

« Les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. »
François-René de Chateaubriand

« Avec la multitude de ses excroissances, les tours et les tourelles, les arcs-boutants, les gables, les pinacles, elle est, de l'extérieur, pareille à la forêt. A l'intérieur, on y retrouve les fières voûtes d'une allée d'arbres gigantesques. Sa nature est végétale, mais c'est aussi une végétation de cristaux, une floraison de polyèdres qui se répètent à l'infini, toujours plus grands, toujours plus hauts et qui s'émiettent, taillés toujours d'une même façon. »

Jurgis Baltrusaitis, à propos des analyses de l'architecture gothique par Friedrich Schlegel

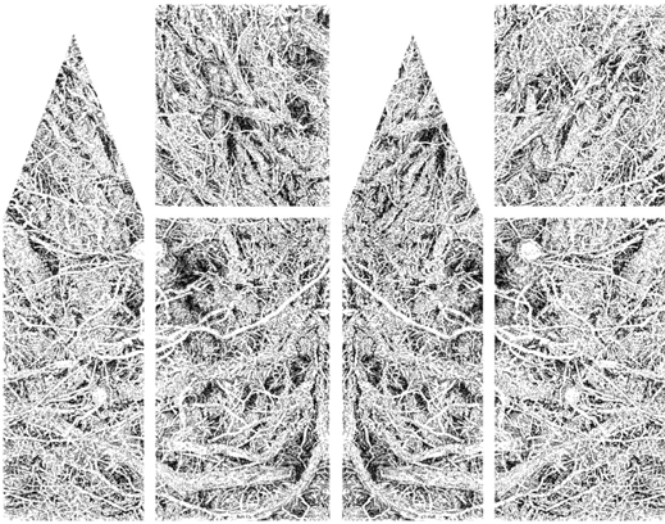
Pinnaculum 1 - Ce projet *Pinnaculum* s'enracine dans l'histoire complexe de l'architecture du couvent puis du Musée des Augustins, avec ses multiples mutations (changement de fonction, transformations du bâti par démolitions, rénovations, restauration...). L'aspect stable et imposant du bâtiment s'appréhende dès lors dans sa dimension temporelle et transitoire, qui interroge aussi sur son devenir, ouvrant l'imaginaire à d'autres évolutions possibles.

Evoquant ses pinacles (pointes les plus hautes d'une architecture gothique), des volumes enfoncés dans la terre, semblent pousser du jardin d'inspiration médiévale, parmi les végétaux en germination. Tel un bâti souterrain, émergeant partiellement en surface, ils suggèrent une suite encore enfouie et invitent ainsi à une sorte d'archéologie inversée : projection d'un futur impossible, et basculement incertain entre percée du bâti et fouille imaginaire. En écho avec les cyprès du jardin qui tendent à s'élever aussi haut que les pinacles, ces sculptures sont constituées d'un dessin d'un entrelacs de racines coupées de « faux cyprès » (Cyprès de Lawson). Les tracés vibrants en dématérialisent l'image telle un *disegno* intérieur, dessein mental, autant qu'ils en transcrivent les flux qui animent des processus de croissances ou de métamorphoses, tant végétales qu'architecturales.

En ramenant les pinacles de leur hauteur céleste au sol de terre, le projet ravive aussi leur terreau originel : l'analogie entre le style gothique et les forêts a animé les plumes littéraires de Goethe, Chateaubriand notamment, et révèle l'architecture comme une cristallisation de forces de la nature. Aussi, plus largement, dit-on planter des graines et planter des fondations, planter sa tente, s'implanter sur un territoire... Entre la dynamique du processus de bâtir et les principes biologiques de germination et de croissance, des coïncidences se ramifient, de formes, de langage, d'histoire et d'imaginaire collectif.

La ligne se manifeste là comme la restitution sensible d'un lien entre passé et devenir. Et son inscription (du latin *in-* « dans » et *scribere* « écrire ») dans ce lieu croise ces deux significations : l'acte graphique d'écrire, de dessiner, de transcrire, de tracer et de garder trace ; et l'acte existentiel consistant à se projeter dans un espace pour s'y installer et y habiter.

Pinnaculum 2 - En 2018, l'installation *Pinnaculum* s'enracinait dans l'histoire complexe de l'architecture du couvent puis du Musée des Augustins de Toulouse, aux multiples mutations. Cette année, elle vient se réimplanter dans le jardin de la Cathédrale de Cahors pour l'événement rappelant sa naissance il y a 900 ans tandis qu'une partie du bâtiment est actuellement en travaux. Cette installation nomade, qui s'enracine, se déracine, ré-enracine, propose d'appréhender l'architecture dans sa dimension temporelle et transitoire, interrogeant aussi sur son devenir, ouvrant l'imaginaire d'autres évolutions possibles.



"En ce lieu des Augustins, le cloître fut toujours ouvert à l'ensemencement, la dissémination, la filiation, la prolifération. S'y sont tissés, s'y tissent et se combinent des liens lentement densifiés à l'abri de ces murs de briques rouges. Ils accueillent, préservent et enregistrent ce qui s'y trame, s'y projette, s'y cristallise, d'échanges et d'accomplissement de tout processus créatif.

Parmi les semaisons, les croissances, les sillages d'insectes et les pas des hommes répétés dans les allées et

venues du temps, il y a cette scène d'efflorescence d'architectures en pinacles implantés dans le noir terreau des possibles, au jardin, sous le carré du ciel. Ces pinacles en prolifération, apparaissent en traces pures, en translation, en *différance*, comme modèles, échos à ces hauts *pinnacula* (pinacles) de briques qui ornent en contrefort les toitures du cloître.

Ces architectures peuplent et trament en dissémination l'espace du jardin, tels les arbres d'une forêt symbolique où l'on déambule en silence (comme lorsque Baudelaire invite chacun à passer à « travers des forêts de symboles »). Selon les jeux nomades de l'artiste Anaïs Lelièvre, elles viennent à dessein inséminer la sérénité des lieux. Elles sont présence à être, maisons, cristaux, arbres, pignons, prothèses, champignons : tout ce qui s'identifie au pouvoir de la *phusis*, à la poussée générative.

Chaque face de chaque pinacle porte en impression des treillis de racines en racinages. Archi-écritures de traces inscrites. Tracés monochromes, graphies ayant fixé les trajets des sèves, orientant l'œil de la pensée vers un langage en involution du sol mêlé d'air et d'interstices vibratiles.

L'œuvre œuvrante d'Anaïs Lelièvre est une action à la fois d'irruption et d'intégration-déplacement. Elle s'inscrit dans une continuité : celle entre lieu, espace, histoire, mémoire, mimesis. Elle est source au-delà d'elle-même en ressourcement constant. Elle est force de dévoilement, démêlant/emmêlant les faisceaux de ses propres tensions créatrices et imaginatives.

L'œuvre engagée dans le cloître relève d'une poétique de l'ensemencement polymorphe, notamment par le fait que les structures en volumes de tailles différentes sont en filiation avec d'autres sortes de volumes déployés, implantés en d'autres lieux par l'artiste. De l'une à l'autre, ces structures rêvées se nourrissent d'un même processus créatif, mettant en jeu mutations, analogies biomorphiques (minérales, végétales, organiques). S'y allient écriture cosmographique et occupation mutante de l'espace/temps."

Joël-Claude Meffre



Pinnaculum 2, 2019, installation de 87 volumes en PVC forex imprimé (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Racines de faux cyprès coupées*, dimensions variées (h. max. 1,90 m). Cloître de la Cathédrale Saint-Étienne, Cahors. 900^e anniversaire de la Cathédrale. Festival Cahors Juin Jardins. Parcours *Chantiers*. Résidence de production Atelier TA et Musée des Augustins, Toulouse.



Pinnaculum 1, 2018, installation de 90 volumes en PVC forex imprimé (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Racines de faux cyprès coupées*, dimensions variées (h. max. 1,90 m). Musée des Augustins, Toulouse. Festival Cahors Juin Jardins. Résidence de production Atelier TA, Toulouse.

Dessin / Céramique

Avec la pointe métallique du rotring, mon geste est celui de taper, qui finit en glissant dans l'après-coup de l'impact ; aussi de gratter. La feuille de papier est surface, ce qui est sur, avec quelque chose dessous, qui n'est plus le mur. Percussion : ça cherche quelque chose dessous, ça vise, mais ça bute en surface, le dessin est sans cesse ce dessein qui rate. En cela il semble gravure mais n'en est pas. C'est dans ce rapport, qui se décale du dessous au dessus, de la profondeur à la surface, du tout près au très loin, que ça vibre et que ça vit. Cherchant à cerner autrement ce qui s'y joue, des mots griffonnés et raturés, recouverts ou recouvrant, se débordent et se distordent, ouvrant à une lecture non linéaire, ponctuée et rebondissante de ses manques. Et cette tentative de perforation et d'énonciation qui devient lignes, tracés sismiques, est ce qui fait que le dessin persiste actif, réactivant sans cesse, dans l'espace du regard, son processus d'émergence.

Entre dessin, performance, sculpture et installation, un même fond impulse et relie chaque pièce comme des îles (ces îles désertes qui, dans les mots de Deleuze, surgissent, se séparent, disparaissent et reviennent), chaque médium se cherchant transversalement dans l'autre où il n'est pas. Aussi, les dessins tendent-ils vers une dimension sculpturale, et les céramiques se strient-elles d'un geste rythmique que Leroi-Gourhan excavait à l'origine du graphisme (*Le Geste et la parole*). Percussion, incise, grattage sans charge d'encre, mais chargés d'ombres versatiles, font saillir en lumière des présences indéfinies, entre pierres de lave spongieuses, volcans déracinés, mollusques craquelés, coraux entre roc et fluide. Cette matérialité métamorphique, limaçante et rocailleuse, pointue parce que creusée, vient encore dire quelque chose de la densité poreuse et épaisse du langage tel un « trou [...] sur le bout de la langue » (Liliane Giraudon)."



GLOC

2016-2019

Céramique (faïence émaillée)

A la suite d'une résidence en Islande (Fresh winds in Gardur) : la porosité dynamique des pierres de lave.

Arrivée en Islande en milieu d'après-midi, c'est-à-dire à la tombée de la nuit, c'est-à-dire presque dans le noir... Je commence à dessiner à l'encre noire des pierres de lave noires ramassées en chemin. Les grands amas résiduels de neige, blanc froid, blanc qui tranche, se creusent en limace ou se fracturent sur le noir du paysage. La plage couverte de noir, le grondement refroidi des volcans. A travers la surface poreuse d'une pierre de lave, réactiver dans le regard l'inquiétude souterraine.





Coquilles (le trait qui ne saisit rien)

2019

Alphabet culinaire 4

2017

Céramique (porcelaine noire et blanche)

Technique : Porcelaine blanche rendue liquide, appliquée au pinceau sur la porcelaine noire modelée, puis grattée avec une pointe métallique. A mesure que le dessin se forme minitueusement trait par trait, en référence aux écritures sur les tablettes d'argile, la matière souple réagit, regimbe, se fracture, s'ouvre, s'écroule, retenue, saisie et insaisissable.

A la suite d'un voyage en Chine : l'expérience de l'écriture-dessin illisible.



"- Vous utilisez souvent les mots dans votre travail..."

- De manière récurrente dans l'œuvre, mais parfois aussi autour de l'œuvre, quelque chose qui vient se formaliser comme un accompagnement.

Le langage verbal dans mon travail dit une tension avec la matière. Je pars souvent d'une matière qui est une réalité insaisissable sous mes yeux. Je cherche à l'appréhender par le dessin, la ligne tentant de cerner cette présence mais devenant rature, car elle n'y parvient pas. Dans cette ligne se trouvent aussi des mots qui cherchent à nommer, mais cette matière est de l'ordre de l'innommable. Le langage est une forme qui est mise en tension avec une matérialité

qui lui échappe mais qui est aussi son moteur.

Dessin et écriture sont là totalement liés comme dans la culture chinoise. Dans *Le Geste et la parole*, André Leroi-Gourhan traite des origines du graphisme et il remonte aux gestes de percussion qui sont liés aux rituels. Dans les dessins, je percute aussi la surface de la feuille, raison pour laquelle je l'envisage comme de l'écriture. Lorsque j'agrandis ces dessins à l'extrême dans Photoshop, on perçoit des formes très proches d'une écriture. Mes dessins tentent de dessiner des matières, comme le langage sert à l'origine à nommer, à définir la réalité qu'on a sous les yeux. Pour moi, c'est la même tension."

Entretien avec Frédérique Le Graverend

"Le même et le différent", revue *Area*, n°35, 2019, p. 49-53.



Fêlure 1 (la gravure contre soi)

2019

Céramique (porcelaine noire et blanche)

A la suite d'une résidence en Suisse (La Ferme-Asile, Sion) et de l'effondrement d'habitations à Marseille.



Stratus

2018

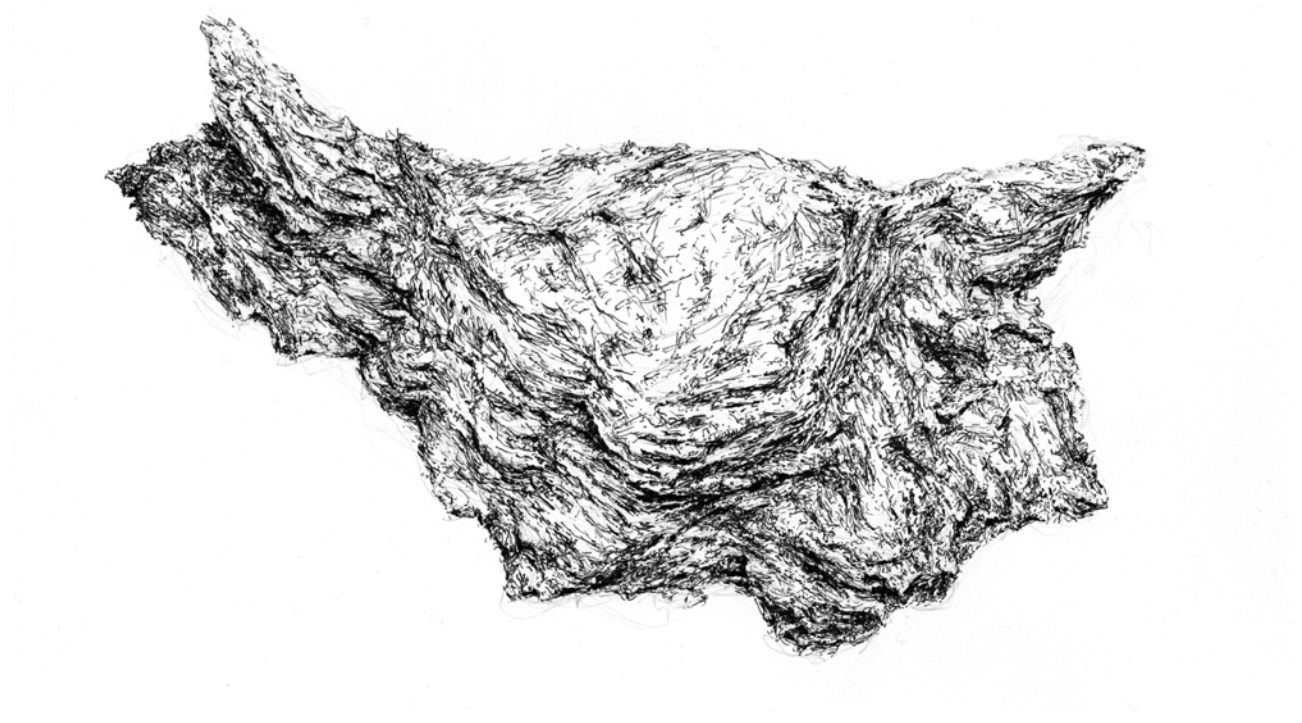
Pierres de gneiss

marouflées de reproductions numériques imprimées sur papier
(avec différents niveaux d'agrandissements et de
rétrécissements)

du dessin *Schiste argileux (Sion)*

A la suite d'une résidence en Suisse (La Ferme-Asile, Sion) : l'expérience instable du sol fracturé des glaciers, du mur de pierres qui s'effritent, des montagnes s'évanouissant dans les nuages.

Dessins d'air et de lumière sur les pics enneigés, effluves de pierres, le graphisme des flots. Des bâtisses médiévales aux angles tranchés qui s'empilent et s'enchevêtrent, tels des reliefs escarpés. La perte de l'espace orthogonal dans les glaciers qui s'arrachent et se soulèvent. Des roches éclatantes qui s'effritent, sans les toucher. Arracher ainsi d'un mur, en lisière de Sion vers ses bisses, une argile pétrifiée qui se délite. Rendre ses strates infimes dans le processus du trait qui cherche et hésite. Insister, reproduire, entasser et étaler, recouvrir. Du fragment à l'environnement. Un espace friable, sans effondrement. La force du tourbillon, entre fleuve et air, au nom non élucidé, qui sert ici de point de repère. Et puis des pierres peut-être comme des nuages échoués. Et si le lourd était léger. Et inversement. La densité en apesanteur.



Schiste argileux (Sion), 2018, dessin et mots mêlés, encre sur papier, 21 x 29,7 cm.



"- *N'y-a-t-il pas contraste entre la fragilité du papier et le poids des pierres ?*

- Bien sûr, mais de manière contradictoire car le papier en quantité devient très pesant et la pierre a aussi sa fragilité. La pierre continue d'évoluer même si elle nous semble inerte. On a l'habitude de scinder le minéral et le vivant ; pourtant de nombreuses études scientifiques pointent leurs relations. La pierre évolue, mais à une échelle que nous ne pouvons pas appréhender car elle est très loin de celle de notre corps.

Lors d'une résidence à la Ferme-Asile à Sion en Suisse l'été dernier, j'ai travaillé à partir d'une pierre très friable, un schiste d'origine argileuse, plus fragile encore que du papier. J'ai pu l'arracher d'un mur à la main. A peine la touche-t-on qu'elle s'effrite, tombe en poussière et prend alors l'aspect de papier en cendre.

- *C'est cette contradiction que l'on retrouve dans la série Stratus.*

- Lors de cette résidence, en parallèle de l'installation *Stratum*, j'ai produit la série *Stratus* à partir des photocopies numériques du même dessin de ce schiste argileux. Ces reproductions sur papier sont marouflées, morceau par morceau, sur des pierres de gneiss,

plus solides, mais brisées et dont les strates pourraient aussi se déliter. Ainsi enveloppées, les pierres semblent légères, nuageuses. C'est le papier qui donne cette sensation d'allègement. Le dessin ne cherche pas un modelé qui alourdit ; le volume est rendu par un graphisme linéaire et vibratile, par une multiplication des tracés. C'est peut-être la gestualité qui ravive le dessin. Les strates de son errance.

En fait j'utilise beaucoup de papier et comme je mène une vie de nomade de résidence en résidence, je transporte des valises remplies de papier, très lourdes à porter."

- *Vous avez participé à de nombreuses résidences. Est-ce parce que vous aimez travailler in situ ?*

- Ma création se nourrit du rapport au contexte et de l'ailleurs. Les résidences les plus marquantes ont été en Islande, au Brésil et en Suisse, avec des moments où j'étais en perte de repères dans des paysages inhabituels. Le moment marquant de l'été dernier fut la marche sur un glacier en Suisse, l'instant où le sol se mit à craquer. Dans un milieu urbain, on a l'habitude d'éprouver un sol stable, les murs et les sols sont des espaces de délimitation, de sécurisation. Mais sur le glacier, le sol est friable. J'ai ramassé une petite pierre dans laquelle j'ai trouvé de manière réduite cette friabilité de l'espace.

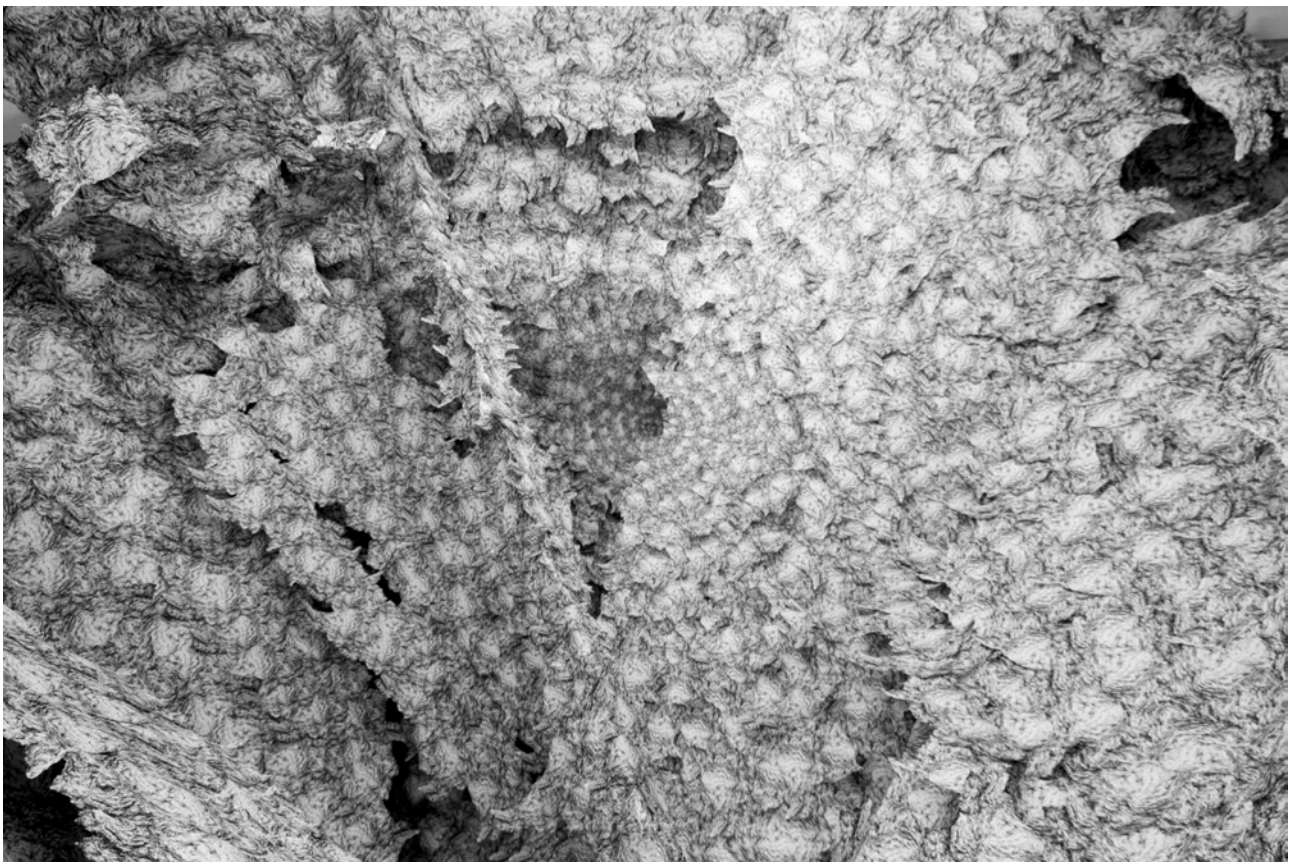
Mon travail nécessite des allers-retours entre l'atelier et l'extérieur, de partir à la rencontre d'un monde qui met en branle mes repères et de rentrer à l'intérieur pour formaliser autrement dans l'espace ce qui s'est joué à l'extérieur.

Entretien avec Frédérique Le Graverend - "Le même et le différent", revue *Area*, n°35, 2019, p. 49-53.

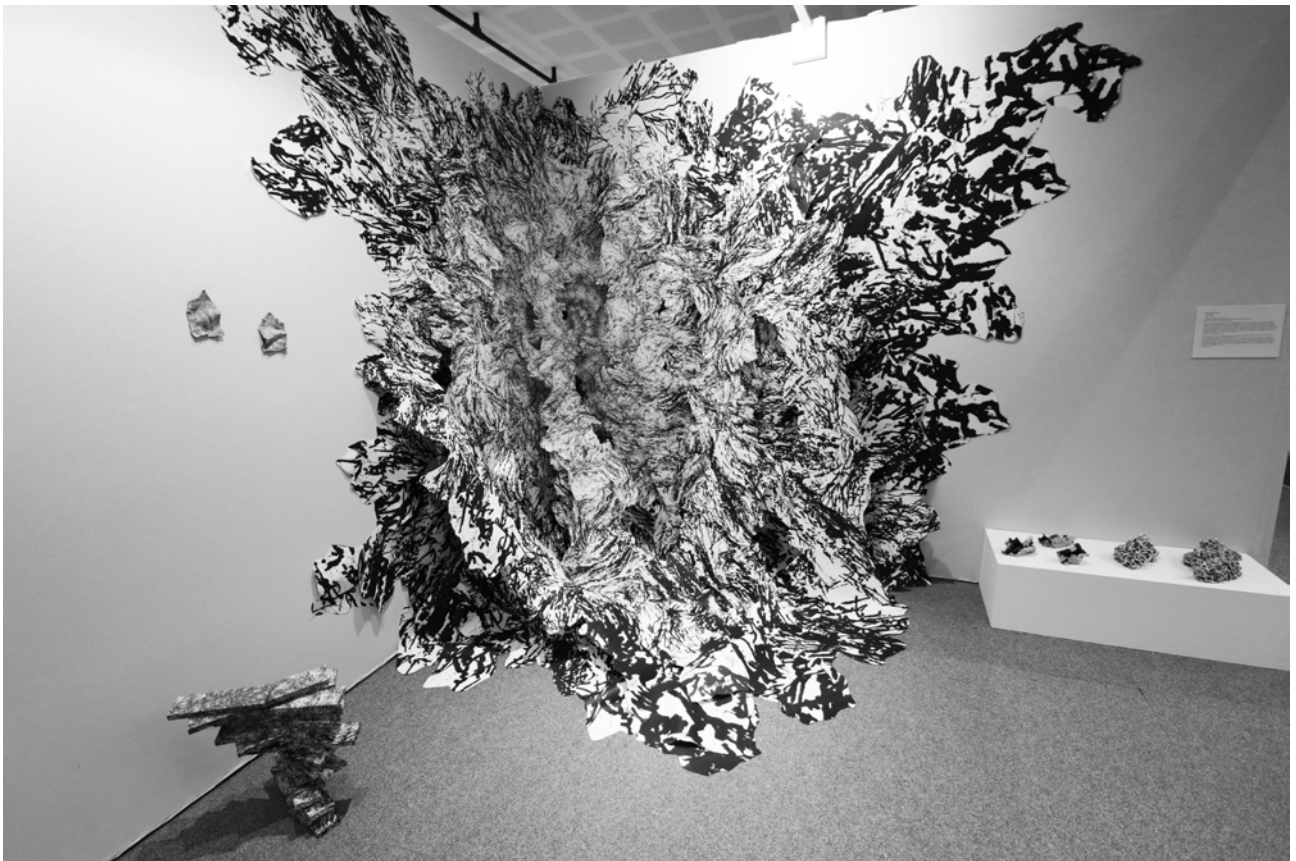
"« Le monde est symétrique et les objets du monde sont symétriques, mais les pierres ne le sont pas », dit Roger Caillois au cours d'une conversation filmée. Et le philosophe d'ajouter : « Une pierre, même en morceaux, est entière d'un point de vue chimique ; dans chaque morceau, il y a toutes les qualités permanentes de l'espèce minérale. » Du local au global, et inversement, on ne peut mieux exprimer le rapport d'étroitesse infinie qui existe entre l'atome et le cosmos. Des pierres, considérées comme figures modèles d'une forme de vivant doublée d'une qualité esthétique absolue, Roger Caillois nous a invité à prendre toute la mesure. Tant pour ce qu'elles exercent depuis toujours une fascination sur l'homme que pour ce qu'elles suscitent en chacun de nous tout un monde de sentiments et d'images.

Le rapport qu'Anaïs Lelièvre entretient à la marche et l'intérêt qu'elle s'est découverte pour les pierres lors d'une résidence en Islande participent à situer sa démarche à l'aune d'une réflexion duelle : la place de notre corps dans l'espace et la prise de conscience des changements d'état de la nature. A ce titre, l'une de ses pièces les plus marquantes semble bien être cette série de 109 éléments, intitulée *Stratus* (2018), faite à partir de pierres de tailles variables, récoltées au glacier de Ferpècle, en Suisse, portant tout à la fois la brisure de leur chute et la courbure de l'érosion. Celle-ci procède du marouflage d'impressions numériques, au motif réduit du dessin d'une pierre en schiste argileux lui ayant servi de modèle, sur tout un lot de pierres stratifiées en gneiss. La façon qu'elle a de recouvrir celles-ci en prenant soin d'épouser toutes leurs aspérités aboutit à la création d'objets quasi cloniques issus d'un autre monde. Il y va là d'une problématique récurrente chez l'artiste qui en appelle aux notions conjuguées de mémoire, de multiple, d'éclatement, d'enveloppe et de stratification, lesquelles fondent ontologiquement ses recherches."

Philippe Piguet - Extrait du catalogue *Anaïs Lelièvre, Chantiers (prémices)*, Semaine 20.19, 2019.



Stratum 1, 2018, installation immersive d'impressions numériques sur papier (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Schiste argileux (Sion)*, planches et mobilier récupérés, salle d'environ 35 m2 au sol. Résidence La Ferme-Asile, Sion, Suisse. Photo 1 : Robert Hofer.



Stratum 2, 2019, installation d'impressions numériques sur papier (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Schiste argileux (Sion)*, planches. Drawing Now, Galerie La Ferronnerie, Paris.

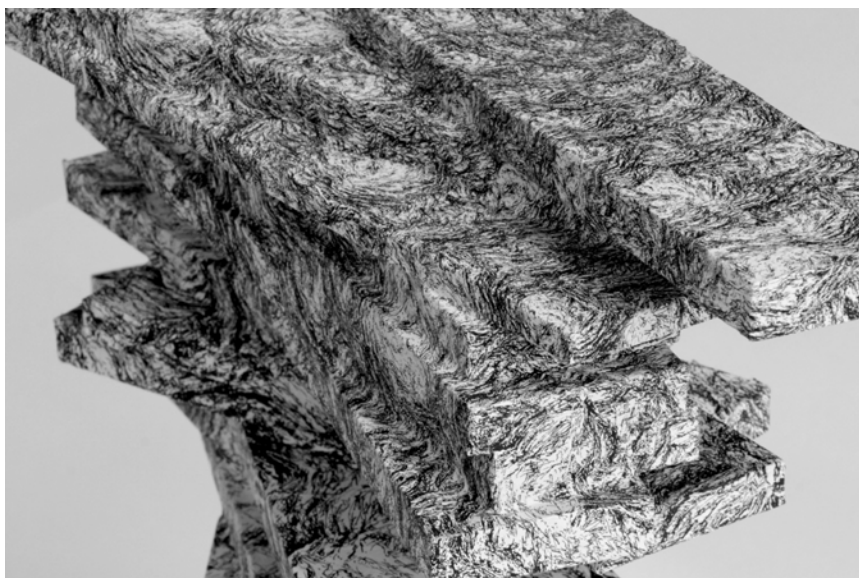
Strati 2

2019

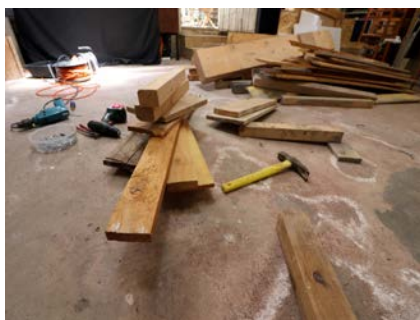
Assemblage de bois récupéré de chantiers,
marouflé de reproductions numériques imprimées sur papier
(avec différents niveaux d'agrandissements et de rétrécissements)
du dessin *Schiste argileux (Sion)*
(impressions récupérées de l'installation éphémère *Stratum*)

Cette sculpture est composée d'un ensemble de modules, qui pourront par la suite être séparés, réagencés autrement, en nombre réduit ou augmenté et qui seront à chaque installation restaurés de nouvelles strates de papier.

> Voir précédemment les documents accompagnant les sculptures *Stratus*.



Strati 1, 2019, assemblage de planches de bois récupérées, marouflé d'impressions numériques sur papier (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Schiste argileux (Sion)*, 42,5 x 45 x 35 cm.



Création de *Strati 2* : débris de chantier, assemblage de planches, marouflage de papier imprimé.

Coquilles 1 (extrait)

2019

Congélateur récupéré par les encombrants de la ville de Port-de-Bouc recouvert de reproductions numériques imprimées sur papier (avec différents niveaux d'agrandissements et de rétrécissements) du dessin *Concrétion de coquilles sur amphore archéologique (Port-de-Bouc)*.

> Voir précédemment les documents accompagnant la vidéo *Coquilles 1*.



Coquilles - démontage/restauration, 2019, photographie, impression sur bâche, 190 x 250 cm.

> A voir sur la façade de l'espace o25rjj (F.L.A.C.), 25 rue Jean Jaurès, Loupian, du 28 juin au 22 septembre.

Cette photographie saisit un moment transitoire de l'installation *Coquilles* entre son démontage au Centre d'arts Fernand Léger de Port-de-Bouc et la restauration de son élément central pour son déplacement et sa réadaptation dans la Villa Loupian. A la fois fin, suite et renouvellement, elle transcrit l'expérience ambiguë de ce chantier de création : entre déconstruction et réparation, ancrage et projection, habitation et nomadisme, éclatement et continuité.

La F.L.A.C., espace de création sur la façade d'une habitation, en permet la recontextualisation, jouant au plus proche des affinités entre installer et habiter, selon une modalité qui est ici celle de l'éphémère et de la transition.

Marbre 2

2019

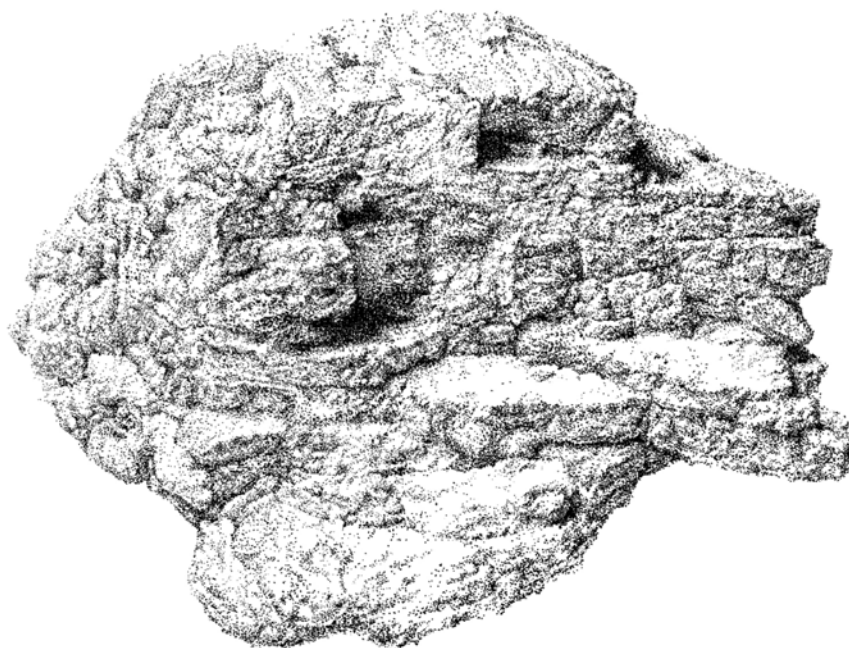
Pliage d'une reproduction numérique imprimée sur papier
(avec agrandissement)
du dessin *Poussière de marbre coupé (Naxos)*

A la suite d'une résidence en Grèce sur l'île de Naxos (Bazeos Tower) : la mise en forme du marbre qui génère et requiert sa mise en poussière.

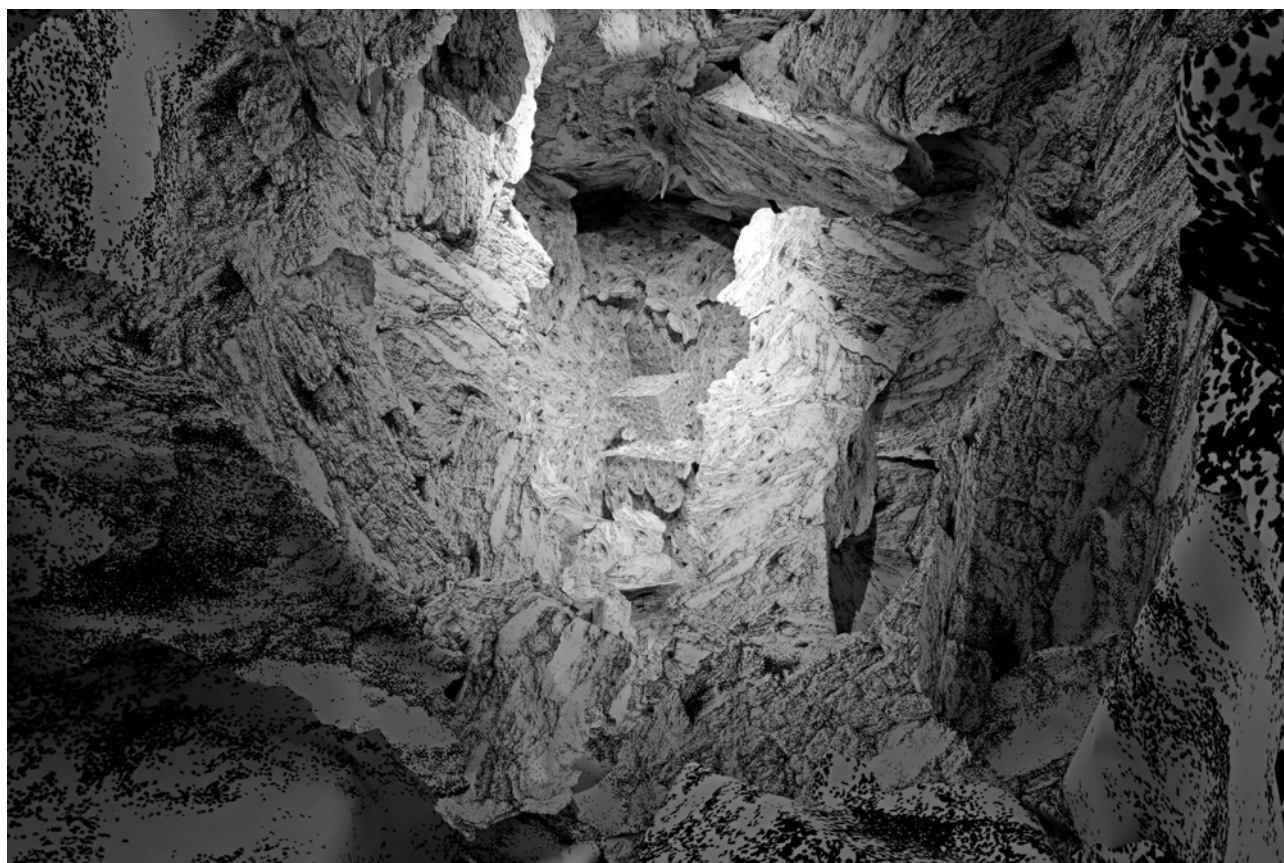
L'installation prend sa source dans l'exploration des carrières de marbre : chantiers entre altération par prélèvement et construction en devenir, passage de la matière brute à des blocs d'évocation architecturale. Résidu des découpes dans une fabrique de Naxos, un agglomérat de poudre de marbre est traduit point par point pour permettre l'apparition d'un dessin. Par sa reproduction numérique, jouant d'agrandissements et rétrécissements, de fragmentations et rassemblements, le dessin de ce minéral s'étend en un espace de papier pour traduire les dynamiques et transformations qui traversent la matière et le site : entre solidité et brisure, inertie et mouvement, érosion et genèse, pulvérisation et composition...



Acropole d'Athènes ; carrière de marbre et fabrique de découpe du marbre sur l'île de Naxos.



Poussière de marbre coupé (Naxos), dessin, encre sur papier, 21 x 29,7 cm.



Marbre 1, 2019, installation immersive d'impressions numériques sur papier (avec agrandissements, rétrécissements) du dessin *Poussière de marbre coupé (Naxos)*, planches, socles. Résidence Bazeos Tower, île de Naxos, Grèce.

Mortier 1

2019

Pliage de reproductions numériques imprimées sur papier
(avec différents niveaux d'agrandissements et de rétrécissements)
du dessin *Mortier de restauration fissuré* (Musée archéologique Villa Loupian)

A la suite des recherches sur le chantier. Evocation d'éléments de grue ou d'échelle, brisés ou en attente d'être montées : débris ou projets de construction. Le support papier renvoie autant aux plans d'architectures dessinés qu'il manifeste la fragilité de sa matérialité.



Mortier fissuré au centre du Frigidarium de la Villa Loupian, à l'endroit où est actuellement installé *Strati 2*.



Mortier de restauration fissuré (Musée archéologique Villa Loupian), dessin, encre sur papier, 21 x 29,7 cm.